

Penser en chrétien et en philosophe

••• **Philibert Secretan**, Genève
Philosophe

Le thème des relations entre foi et raison peut être abordé de diverses manières. J'en soulignerai trois qui me semblent capitales : la question de la légitimité de la philosophie chrétienne, les problèmes plus généraux des relations entre philosophies et croyances religieuses, et finalement les rapports entre science et religion, notamment au sujet de la création (créationnisme contre évolutionnisme).

Le problème de la philosophie d'inspiration chrétienne suit une longue histoire, qui connut un de ses sommets avec la scholastique médiévale. Aujourd'hui, à la suite du jésuite Joseph Maréchal, d'Etienne Gilson ou de Jacques Maritain (pour ne citer qu'eux), on parle de néo-scholastique et de néo-thomisme. Par ailleurs, deux encycliques signalent l'importance que l'Eglise attribue à une philosophie d'inspiration chrétienne et à une « foi génératrice de

raison ». Ce furent *Aeterni Patris* de Léon XIII, en 1879, qui érigea Thomas d'Aquin en *magister* par excellence de l'enseignement catholique, et en 1998, *Fides et Ratio* de Jean Paul II.

La question des relations entre réflexion philosophique et croyance religieuse est pour sa part très largement discutée et a connu avec Xavier Tilliette s.j. un développement remarquable, en ce sens qu'il étudia savamment les dimensions religieuses de nombreux philosophes.¹ De son côté, le Père Peter Henrici s.j. s'intéressa plus particulièrement à Hegel.²

Enfin, depuis Galilée, on a beaucoup écrit sur les vrais/faux débats qui opposent une lecture scientifique et une lecture religieuse (biblique) des phénomènes cosmiques et des origines de la Terre et de la Vie.

On pourrait admettre que, la raison étant une grandeur publique à vocation universelle et la foi une affaire privée, la loi de la laïcité doit également régler le rapport foi/raison. Cette conception condamnerait la philosophie à un repli sur la seule raison démonstrative, et au traitement de la philosophie comme une servante de la science ou un pur instrument d'analyse logique. La philosophie y perdrait sa vocation de « sage » attentive au monde de valeurs autres que la seule vérité « par démonstration ».

L'« Année de la foi », annoncée par Benoît XVI dans le Motu Proprio « Porta Fidei », débutera le 11 octobre 2012, pour le 50^e anniversaire de l'ouverture du concile Vatican II. Dans sa lettre apostolique, le pape écrit : « L'Eglise n'a jamais eu peur de montrer comment entre foi et science authentique il ne peut y avoir aucun conflit parce que les deux, même si c'est par des chemins différents, tendent à la vérité. » Réflexion.

1 • Notamment dans *Le Christ des philosophes. Du Maître de sagesse au divin Témoin*, Namur, Culture et Vérité 1993, 492 p.

2 • Mgr Peter Henrici, de 1993 à 2007 évêque auxiliaire du diocèse de Coire, est un théologien et un philosophe de haut rang, précédemment professeur à la Grégorienne et aujourd'hui professeur invité de la Faculté de théologie de Coire. Un ensemble d'articles et de conférences a été édité sous le titre *Hegel für Theologen. Gesammelte Aufsätze*, Fribourg, Academic Press 2009. Nous en tirons les considérations qui suivent.

Or divers courants philosophiques ont rejeté cette réduction de la philosophie à la sphère des opinions intimes ou à un appendice des sciences humaines, et ont réhabilité une raison non plus seulement instrumentale, mais autonome, éclairante et édifiante (au sens de la construction de l'humain).

Le devoir de s'opposer à l'« irrationnel organisé » - qui prévalut dans les fascismes dominants des années 1930-1950 - contribua à un regain d'intérêt pour une « éthique » conçue non simplement comme une morale, mais comme une culture réfléchie du sens de la vie personnelle et du domaine commun, social et politique.

Méta-physique

C'est dans ce contexte que se situe une démarche de réflexion qui a plus particulièrement retenu notre attention : la considération du jésuite Peter Henrici pour la philosophie d'inspiration chrétienne, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui. Ses réflexions portent sur la question de savoir ce que signifie philosopher, penser en philosophe, dans le voisinage immédiat de la croyance religieuse chrétienne.

L'auteur fait, en effet, une différence essentielle entre l'élaboration d'un système philosophique et le processus de *penser* en philosophe, le « philosopher ». Cette distinction conduit Peter Henrici à considérer, au-delà du néo-thomisme, différentes façons de se situer philosophiquement par rapport à divers moments de la doctrine chrétienne. Il met en évidence trois *orientations* fondamentales.

1. La métaphysique, comme préoccupation du tout de l'être, implique la certitude qu'on n'en fera jamais le tour - et donc que la question de l'être ne sera

jamais épuisée. Toute pensée totalisante et prétendument définitive est incompatible avec un « penser chrétiennement ».

2. La métaphysique alerte le croyant de ce que la question, finalement *éthique*, du sens médiat et ultime de l'existence n'est jamais exclusivement théorique mais naît *de et dans* la pratique de la vie. Il y a un *faire en vérité* qui implique une vérité à *vivre* et non seulement à penser.

3. La métaphysique non plus théorique mais éthique sera à son tour *critique*. « Alors qu'Etienne Gilson frappait sa fameuse formule de "la foi génératrice de raison", il faudrait aussi parler d'une "foi mère de critique", écrit Peter Henrici. Les révolutions que la foi chrétienne introduisit dans la pensée antique relative au monde et à l'homme ont commencé par ceci, qu'une série de certitudes et d'évidences philosophiques antiques ont été ébranlées. »³ Elles furent « remises en question », ce en quoi consiste précisément une démarche critique.

Ces trois orientations sont encore insuffisantes. Philosopher en chrétien exige que l'on se situe dans une double tradition : d'une part en continuité avec la tradition patristique et médiévale, mais en ré-élaborant ce qui furent les réponses passées à des problèmes sans doute encore actuels ; d'autre part en continuité avec la tradition proprement théologique, tout en restant philosophe. C'est ainsi que des thèmes théologiques se retrouvent chez Kant dans la problématique du Mal radical, chez Hegel dans sa christologie ou chez Schelling dans sa philosophie de la révélation. Il faut sans cesse y revenir.

3 • Idem, p. 217.

Conscience historique

Trois lignes directrices se dégagent de ce constat, ou plus exactement trois dispositions d'esprit qui, sans les renier, approfondissent les précédentes orientations.

La première est la *Weltanschaulichkeit*, terme intraduisible que j'interpréteraï volontiers comme un intérêt à la fois soucieux et admiratif pour le monde, « qui balaye toutes les visions d'avenir et toute les interprétations provisoires de l'Histoire » mais qui s'ouvre sur l'horizon mystérieux de la Providence.

La seconde est une conscience historique, où l'on retrouve l'inscription dans une Tradition, mais accompagnée d'une connaissance précise des composantes de celle-ci et armée de concepts frais et d'idées neuves pour la poursuivre comme un témoignage de la vie de l'Esprit.

« De cette inscription fidèle et novatrice de la Tradition procède une troisième disposition fondamentale du philosophe chrétien : sa proximité de contenus spécifiques de la foi chrétienne. » Certains de ces contenus, comme la christologie, la théorie du péché originel ou la révélation, ont été assumés en philosophie. Un chrétien engagé en philosophie doit se réapproprier ces tentatives.

Loin de n'être qu'une manière symbolique de signifier une expérience humaine, les dogmes sont des représentations du mystère divin à la fois incompréhensible et éclairant. Mais dans le dogme s'énoncent aussi des vérités sur le monde, sur l'homme et sur l'histoire qui - contraires à l'héritage grec et à l'opinion commune - présentent une alternative pour le philosophe.

C'est toutefois aussi à l'intérieur de la tradition que des alternatives sont à explorer : au sujet de la création, la conception nominaliste des faits singuliers, tant décriée par la scholastique ; à partir de la christologie, la question de la conscience subjective de l'homme dans son identité ; sur fond du dogme du péché originel, la question d'un commun destin de fragilité et d'incertitude ; en ecclésiologie, la dimension communautaire de l'être humain par-delà ses organisations sociales et politiques.

Méta-anthropologie

On le voit immédiatement, la métaphysique, qui semblait devoir régir le mode du « penser en chrétien », se présente non plus comme une méta-physique, comme un « par-delà le monde physique », mais s'impose comme une « méta-anthropologie », comme un précieux souci de l'homme, selon les profondeurs de son être et l'élévation de son destin individuel et collectivement humain.

« Tel, nous semble-t-il, devrait être l'apport décisif du philosophe en chrétien actuel à la discussion qui se poursuit entre les philosophies. »⁴

Ph. S.

A lire :

Philibert Secretan,
Essai sur le sens de la philosophie de la religion, Paris, Harmattan 2006, 148 p.

4 • Idem, p. 227.